

Remise de secours

aux veuves d'Islandais péris en mer

A l'automne de 1887, deux drames de la mer endeuillèrent la région de Paimpol : les goélettes la Petite Jeanne et la Catherine se perdaient corps et biens en Islande faisant quarante victimes, la plupart pères de famille.

*Pierre LOTI qui avait cherché à Paimpol les personnages de son roman **Pêcheurs d'Islande** et y avait déjà trouvé son frère Yves, ne resta pas insensible au malheur des familles. Par la voie du Figaro, il fit à la générosité publique, un appel qui fut couronné de succès. Les dons affluèrent. Pierre LOTI présida lui-même la remise de secours aux veuves et en fit l'émouvant récit suivant où se retrouvent le talent et la sensibilité du grand écrivain :*



Pierre LOTI

« C'était lundi matin, à Paimpol, par temps de Bretagne sombre et pluvieux.

J'ai éprouvé une première impression assez poignante quand, à l'heure convenue, je suis entré dans la maison du commissaire de la Marine où l'on avait rassemblé les familles des pêcheurs disparus. Le corridor, le vestibule étaient encombrés de veuves, de vieilles mères, de femmes en deuil : des robes noires, des coiffes blanches sous lesquelles coulaient des larmes. Silencieuses toutes, tassées à cause de la pluie qui tombait dehors, elles m'attendaient.

Dans le bureau du commissaire étaient réunis, sur sa convocation, les maires de Ploubazlanec, de Plouëzec et de Kerity (les trois communes les plus éprouvées). Ils venaient pour assister comme témoins à la distribution et pour donner des renseignements sur la moralité des veuves à qui des sommes relativement considérables allaient être données ; j'avais craint que, sur le grand nombre, il s'en trouvât de peu sûres, de trop dépensières, en ce pays où sévit l'alcool : mais je m'étais bien trompé. Oh ! les pauvres femmes ! L'assertion des maires, favorable à chacune, était presque inutile tant elles avaient la mine honnête. Et si propres toutes, si soignées, si décemment mises, avec leur humble toilette noire et leur coiffe repassée de frais.

Nous avons commencé par les veuves des marins de la **Petite Jeanne**.

Elles répondaient l'une après l'autre à l'appel de leur nom et venaient chercher leur argent, les unes avec des sanglots, les autres avec des larmes tranquilles, ou bien seulement avec un petit salut triste, embarrassé, à notre adresse. Quand elles se retiraient, en remerciant tout le monde, les maires avaient la bonté de leur dire, me montrant à elles : *"C'est à celui-là, d'an astron LOTI (en français, Monsieur LOTI), qu'il faut faire vos remerciements"*. Alors quelques unes avançaient une main pour toucher la mienne ; toutes m'adressaient un regard inoubliable de reconnaissance.

Il s'en trouvait parmi elles qui n'avaient jamais vu de billet de mille francs et qui retournaient cette petite image bleue dans leurs doigts avec des airs effarés. En breton, on leur expliquait la valeur de ce papier. *"Il faudra être économe, disait le maire, et réserver celà pour vos enfants"*. Elles répondaient : *"Je le placerai, mon bon Monsieur"*, ou bien *"J'achèterai un bout de champ - j'achèterai des moutons - j'achèterai une vache..."*. Et elles s'en allaient en pleurant.

*
* *

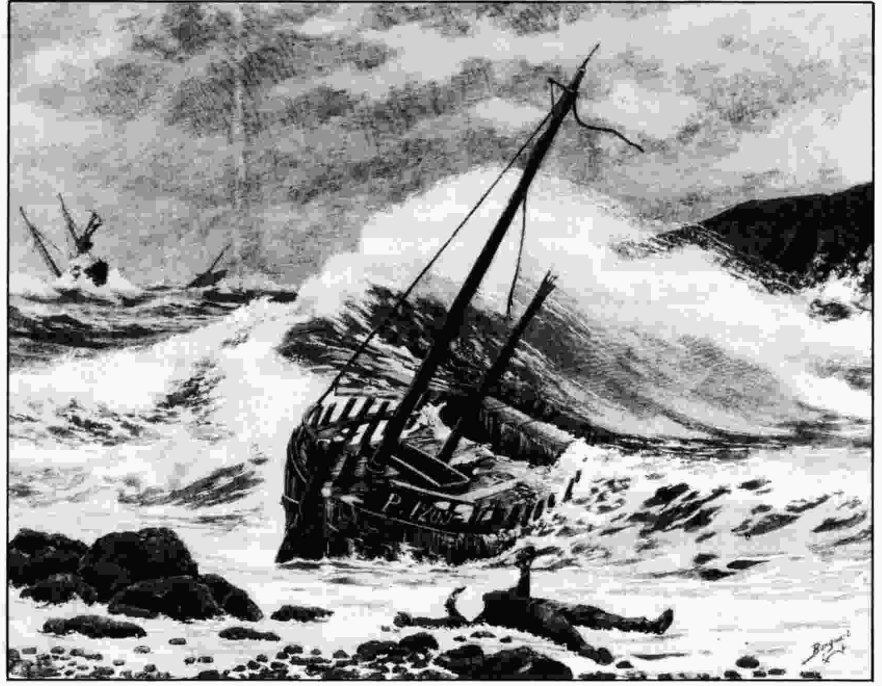
L'appel lugubre une fois terminé pour les veuves de la **Petite Jeanne**, un incident assez déchirant s'est produit quand nous avons commencé pour la **Catherine**.

Cette **Catherine**, vous savez, a eu un sort mystérieux, comme celui que j'ai conté jadis de la **Léopoldine**. Personne ne l'a jamais rencontrée en Islande ; elle a dû sombrer avant d'y arriver ; on n'a rien vu, on ne sait rien de ce naufrage. Mais il y a six mois qu'on est sans nouvelles et cela suffit pour affirmer qu'elle est perdue. Cependant quelques veuves, paraît-il, espéraient encore contre toute vraisemblance, et je ne m'en doutais pas.

La veille, sur avis de l'armateur, nous avons décidé, Monsieur le commissaire de l'Inscription maritime et moi, que faute de preuves, on attendrait encore quelques semaines pour distribuer l'argent à ces familles de la **Catherine**. Les veuves avaient donc été prévenues qu'on les appellerait ce matin pour les informer seulement des sommes à elles destinées et qu'elles ne les toucheraient que le premier octobre, si aucune nouvelle heureuse n'arrivait d'ici là sur le sort du navire. Mais M. de NOUEL, maire de Ploubazlanec, étant venu nous déclarer, pendant la séance, que des pêcheurs de

sa commune, rentrés hier d'Islande, avaient rencontré une épave non douteuse de cette Catherine, nos hésitations naturellement sont tombées ; il n'y avait plus à balancer, nous pouvions payer de suite.

Les premières veuves appelées - deux toutes jeunes femmes qui se sont présentées ensemble - pensaient être seulement informées du chiffre de leur secours. Quand elles ont vu qu'on les payait, elles aussi, comme leurs soeurs de la Petite Jeanne, elle se sont regardées l'une l'autre avec des yeux interrogateurs ; en même temps, une affreuse angoisse contractait leur figure - et c'est devenu une explosion inattendue de sanglots, qui s'est propagée dans le vestibule où les autres étaient. Les malheureuses, elles ne désespéraient pas encore tout à fait ; elles avaient pris le deuil, pourtant, mais elles persistaient à attendre obstinément - et à présent qu'on leur mettait cet or dans les mains, il leur semblait que tout était plus fini, plus irrévocable ; que c'était la vie de leur mari qu'on leur payait là. Je leur avais porté sans le vouloir, par étourderie, un coup cruel.



Barque de pêche jetée à la côte

*
* *

Le lendemain mardi je repartais dans le coupé de la diligence de Saint-Brieuc.

Vers deux heures, nous devons traverser Plouëzec - la commune la plus frappée - celle des marins de la Petite Jeanne.

D'abord je regardai de loin ce village, ses maisons de granit, ses arbres, sa chapelle et sa flèche grise, songeant à tout ce qu'il y avait eu là de deuil et de misère.

En approchant davantage, je m'étonnai de voir beaucoup de monde stationnant sur la route : des rassemblements comme pour une foire, mais c'était des gens silencieux qui ne bougeaient pas ; des femmes surtout et des enfants. « *Je pense que c'est pour vous... Ils vous attendent...* » me dit un ami islandais qui voyageait à côté de moi dans cette voiture.

C'était pour moi en effet ; je le compris bientôt. On avait su l'heure à laquelle je passerais et l'on voulait me voir.

Quand le courrier se fut arrêté devant le bureau de poste, le maire s'avança, élevant à deux mains une petite fille de six ou sept ans qui avait affaire à moi, une très belle petite fille avec de grands yeux noirs et des cheveux qui semblaient être en soie jaune paille. Elle avait à m'offrir un beau bouquet et à me dire ce compliment (dans lequel elle s'embrouilla un peu, ce qui la fit pleurer) : « *Je vous remercie parce que vous avez empêché les petits enfants de Plouëzec d'avoir faim* ».

Ils étaient tous alignés des deux côtés de la route, ces "petits enfants de Plouëzec" ; au premier rang, je reconnaissais aussi les veuves d'hier qui avaient les yeux pleins de larmes en me regardant. Derrière elles, à peu près tout le monde du village et quelques étrangers aussi - baigneurs, sans doute, ou touristes.

Ce n'était pas une foule bruyante, une ovation avec des cris ; c'était beaucoup mieux et plus que cela ; c'était quelques groupes, composés surtout de pauvres gens, émus, recueillis, immobiles, qui me regardaient sans rien dire.

Le courrier se remit en marche et je saluai de la tête tout le long de la rue, en m'efforçant de conserver ma figure ordinaire, malgré l'émotion qui m'étreignait.

Pierre LOTI

A l'époque déjà, la Société de Secours aux Familles des Marins Français Naufragés, association soeur de la nôtre, avec qui nous partageons notre siège, avait débuté une oeuvre bienfaisante pour "secourir l'indigence des veuves, enfants et ascendants des marins français victimes de naufrages ou de tous autres accidents de mer".